

L' Abeille.

7me Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

7me Année.

VOL. VII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 8 JANVIER 1859.

No. 2.

INFLUENCE DU CATHOLICISME SUR LA CIVILISATION ET LES ARTS.

Lorsqu'on parcourt les annales du monde, qu'on étudie la marche des idées chez les peuples, leurs institutions, leurs mœurs, leur civilisation, un fait grave et d'une haute importance dans l'ordre moral, se présente à l'observation du philosophe. Comment se fait-il que le monde, un instant envahi et bouleversé par des hordes innombrables de barbares sans mœurs et sans ombre de civilisation, bien loin d'être retombé dans le chaos où semblaient devoir le plonger ces invasions, ait pris son essor vers une ère nouvelle de civilisation bien plus parfaite que celle qui l'avait précédée? Quelle est donc la source de cette civilisation supérieure?

Si je porte mes regards sur les peuples que l'on dit avoir été les plus civilisés, les Grecs et les Romains partout je ne vois que ténèbres épaisses, et qu'une désespérante dégradation: les éléments de la civilisation, l'individu, la famille, la société, sont tous absorbés et comme engloutis dans un grand tout, l'État, dont ils sont l'esclave, et auquel il faut sacrifier biens, honneur, liberté, instinct, religion, conscience, en un mot, rien ne naît, rien ne respire, rien ne sent, ne meurt que pour l'État.

Nulle part je ne vois l'homme respecté: partout l'on semble ignorer, et l'on ignore en effet, sa nature et sa dignité. Ici, une loi barbare ordonne d'abandonner à la voracité des animaux les plus immondes l'enfant que le destin fit naître ou trop infirme ou trop faible, et par là même étouffe dans le cœur maternel les sentiments les plus nobles et les plus légitimes de la nature. Là, les lois permettent au mari d'égorger sa femme selon son caprice, ne serait-ce même que pour avoir bu du vin. Ailleurs, le vol est non seulement toléré par les lois, mais même ordonné, et regardé comme le moyen de former la jeunesse à la bravoure et de lui inspirer plus de courage contre les ennemis de la Patrie.

L'homme rabaisé au niveau de la brute est privé de sa liberté et condamné à servir de bête de somme sous un maître auquel est laissé jusqu'au droit de le mu-

tiler et de lui ôter la vie. Partout l'esclavage le plus complet, partout les droits les plus sacrés méconnus. Il faut donc désespérer de trouver ici le germe de cette civilisation supérieure qui est l'objet de nos recherches. Reste à considérer s'il ne se rencontrerait pas chez ces barbares que nous avons vus s'abattre sur l'Europe. Mais, quoi! serait-ce chez ces peuples ignorants et sauvages, que précèdent le fer et le feu, que je trouverais l'objet de mes recherches? Trouverais-je chez ces peuples livrés à une farouche indépendance, où chacun est son maître, où règne le droit du plus fort, où une licence effrénée ne connaît aucunes bornes, trouverais-je là la véritable notion de l'homme, ses rapports avec la société, et les saintes lois de la famille? Non, puisque l'objet de la société est le bonheur de la famille et de l'individu, ce n'est point au milieu de ce chaos que je découvrirai le germe de la civilisation moderne. C'est en vain que je voudrais le chercher parmi les débris de ce monde croulant, de cette société qui s'éteint; il faut porter ailleurs mes regards.

Au sein de la Judée, une Vierge met au monde un fils; ce fils était un Dieu. Il passe les trente premières années de sa vie dans la retraite, puis se choisit pour disciples douze hommes du peuple, parcourt la Judée en enseignant une doctrine marquée du sceau de la divinité, il termine enfin sa carrière par la mort ignominieuse de la croix. Ceux qu'il s'était choisis pour disciples se dispersent alors par le monde, et vont porter partout la Bonne-Nouvelle.

A leur voix les populations accourent, on est étonné de la pureté de leur doctrine; les dogmes saints qu'ils enseignent charment la multitude. La croix est bientôt arborée par le peuple, puis les dieux impurs du paganisme lui cèdent le pas, et elle monte triomphante sur le trône des Césars. Jusqu'alors l'Eglise avait eu bien des combats à soutenir, il lui avait fallu donner bien des assants, voir plus d'une fois ses enfants sceller de leur sang le culte qu'ils lui avaient voué. Mais cette foule de martyrs, bien loin de la décourager, était pour elle le prélude

des victoires qu'elle devait un jour remporter: elle se souvenait des paroles de son divin fondateur: “ Vous serez en butte aux persecutions à cause de moi.”

Mais à la tempête a succédé le calme; le Christianisme accomplit son œuvre de régénération. C'est alors qu'on l'on voit s'ouvrir pour le monde l'ère de la véritable civilisation, fruit de cette religion divine dont la voix pénètre jusqu'au fond des cœurs, les remue et les change. A cette voix, l'homme apprend qu'il est l'œuvre d'un Dieu puissant et juste, sa créature chérie; qu'il ne vit point seulement pour l'État, mais qu'il a aussi des devoirs à remplir envers lui-même; qu'après cette vie il en est une autre éternelle, heureuse s'il fait le bien, sove-rairement malheureuse s'il fait le mal. Cette alternative de bonheur contribue puissamment à le tenir dans les sentiers de la justice. Oublie-t-il un instant sa haute destinée, se livre-t-il à ses passions, fait-il trop sentir à ses semblables le poids de son autorité: aussitôt la Religion, par la voix sacrée de ses ministres, l'avertit qu'il sacrévent aux ordres de son créateur; qu'il lui désobéit, et que ce court instant d'une satisfaction désordonnée sera suivi, s'il ne revint sincèrement au devoir, d'un châtement éternel. L'on voit alors cet homme altier courber son front superbe: ses passions se calment, sa cruauté se change en douceur, la nature reprend ses droits. Ainsi l'on voit un Attila, cet homme qui se disait le fleau de Dieu, qui portait partout la destruction et la mort, s'apaiser à la voix du Saint Pape Léon, et retourner sur ses pas.

Ces barbares qu'une fureur insensée versait sur l'empire romain, viennent eux-mêmes déposer leur rage et se retremper au sein de la religion et de la civilisation. Bientôt leurs mœurs s'adoucissent; de farouches et de cruels qu'ils étaient naguère, ils deviennent l'instrument d'une haute civilisation. Ces hommes, poussés à l'indépendance personnelle, forment bientôt les sociétés fortes et admirablement constituées. C'est qu'une religion toute d'amour leur a appris le précepte de l'amour fraternel, leur a enseigné qu'